

Je n'ai pas de mère

Par Josué Guébo

Ils ne comprennent pas grand-chose à mon hésitation. Vraiment rien à la moue que je fais, quand vient mon tour de parole. C'est une idée de la prof : écrire un texte à l'occasion de cette fête qui a fini par m'agacer. Hermann, un rouquin aux joues protubérantes, est le premier à débiter sa prose soporifique. Trois couplets hachés suivis d'acclamations. Un autre pantin se convoque, puis sur le même ton monochrome, scie l'auditoire de sa voix. Il reçoit à la suite du premier son écuelle d'applaudissements. La classe entière célèbre ainsi le même culte insipide. Il ne reste plus que moi à interroger. Je me refuse catégoriquement à ouvrir la bouche.

— Madame, je n'aime pas la fête des Mères. Je n'ai rien écrit sur ce sujet.

— Quoi ?

— Oui madame, je ne supporte pas cette fête de merde.

— Mais, jeune homme, qu'est-ce que tu racontes ?

— Je n'ai rien écrit, je n'aime pas la fête des Mères !

La pauvre dame me considère d'un air bouleversé puis s'avance vers moi. Elle tente de poser ses mains sur mes épaules. Je la repousse, en colère.

— Qu'est-ce qui ne va pas mon garçon ?

Elle d'habitude si sévère me parle d'une voix calme, pratiquement douceuse. Cela accroît ma colère.

— Madame je n'ai pas de mère.

— Comment ça, tu n'as pas de mère ?

— Madame, famille homoparentale, vous connaissez, j'ai deux pères...

Elle se tait. La tête entre les mains.

Ça se dit prof de français. Se limiter à enseigner des techniques d'expression. Pour moi, éduquer à une langue doit aller au-delà de la transmission de signes et de leurs seuls sens. Derrière le parler, il doit nécessairement y avoir une vision du monde, une culture, des modes de vie, bref, toute une civilisation. Cette bonne femme ne me paraît pas vraiment imprégnée des valeurs dont semble chargée la langue qu'elle prétend nous transmettre.

« Madame, famille homoparentale, vous connaissez ? J'ai deux pères... ».

Deux phrases, toutes concises, qui ont jeté le froid sur la classe. Je le sais, cela se murmure que je suis le fils noir de deux blancs. C'est la forme elliptique de ce qu'exprime la rumeur publique du lycée. Je fais mine de ne rien entendre, de ne rien sentir. Ni les regards interrogateurs de mes copains, ni les allusions blessantes des autres.

De la classe de sixième à la classe de quatrième, j'ai tout bu, tout gobé, tout avalé. Mais là, c'en est trop. Prendre le prétexte de la fête des Mères pour assouvir à mes dépens une soif de potins ne peut que me conduire à l'explosion.

Il pleut des cordes et le bruit de la pluie impose que l'on parle un peu plus fort pour se faire entendre. Il aurait été question que je m'expose à voix haute, que je livre aux oreilles curieuses ces perles de confidences salaces qu'elles attendent depuis des lustres.

J'ai juste décidé qu'il n'en sera pas ainsi. Non. Je ne leur raconterai pas que ma mère était tombée à Petit Duékoué, dans un vaste tourbillon de violence. Je ne leur parlerai pas des fosses communes, des maisons calcinées et des villages déguerpis. Je ne suis pas là pour dire des choses que précisément j'ai trop vécu. Les versions se télescopent, s'entrechoquent, s'accostent, s'agrippent, se culbutent, et se relèvent, se dévisagent, puis de nouveau se tamponnent, se prennent au collet, se mordent, se dédisent.

Tout est en conflit, tout est de conflit. Rien n'échappe à l'embrasement. Il semble que la guerre a atteint les êtres, les choses, les riens et les moins que rien. Les personnes, les ombres et les imaginaires, tout est gagné par la rouille. Quand ils ont cessé de se battre physiquement, les hommes s'affrontent symboliquement. À coups de mythes, à coup de légendes, à force de rêves et de fantasmes. Les uns s'inventent des généalogies nobiliaires, les autres des faits d'armes surréels. Dans cette foire à la puissance fantasmée, ceux qui ont la parole sont nécessairement les plus forts. Les autres, eux, restent la vermine, la petite poignée de prétentieux qu'on a réduit à néant.

Le conflit c'est aussi la volonté d'occuper tous les espaces de visibilité. D'y imposer la marque d'une préséance identitaire. Les noms, les costumes et les hommes doivent témoigner du fait qu'un camp, un seul, est à même de régner sur toute la cité.

Au complexe de la race élue fait écho la légende de la faute congénitale. Cette dernière consiste à peindre en noir tout ce qu'entreprennent les vainqueurs du moment. A-t-on réalisé quelques édifices d'intérêt public? Il est clair que tous ces travaux ne sont que camelote dont on prédit l'effondrement dès la première saison des pluies.

Un pont a-t-il été jeté entre les deux rives d'un austère cours d'eau? On évoque un méchant endettement et des détournement abyssaux. Ainsi se trouve bientôt enseveli sous les eaux de la médisance chaque réalisation. Cela est de bonne guerre, dit-on. Bonne? Une guerre peut-elle jamais être bonne? Ce n'est en tout cas pas moi qui peux l'affirmer.

Petit Duékoué. Le printemps de Prague. Sans les fleurs. Sans les chars. Mais la machette. Le couteau. Le gourdin. La pioche. Et le feu des briquets. Ragaillardi à l'essence. Pour le malheur. De femmes. D'enfants. D'hommes. De jeunes. De vieillards. D'enfants à la mamelle. Même son de cloche. Au quartier Diayé-Bernard d'où la nuit est partie. Sans tendre la flamme au matin. Et bien que le soleil se soit levé depuis des heures, il fait toujours nuit. Dans les bras tailladés à la pioche. Dans les viscères rendus la boue. Dans les corps cloués aux puits. Dans l'empreinte des nourrissons fracassés contre les murs.

Le soleil avance à contre-courant. Renonçant à épouvanter voleurs et brigands, c'est lui qui leur tient désormais la torche. Éclairant le gîte des malheureux, c'est lui qui met à nu l'empreinte des fuyards. Et c'est lui qui précède le feu des incendies dans le refuge des fugitifs. Les rues sont un amas de corps mutilés, face à des cases recrachant des restes d'homme. Le râle des suppliciés, un chant des plus ordinaires... Au milieu de ce désastre comment se faufiler?

« Il est avec nous.

Il est avec nous

Même quand nous traversons la vallée de l'ombre de la mort.

Il est avec nous ».

Ce chant-là je ne le connais pas. À situation nouvelle, chant inédit que je me suis dit.

Je sais par cœur les chansons qu'elle entonne par temps d'orage.

« La mer en furie battait les rochers de ses vagues houleuses, mais le petit oiseau dormait. Il donna un sens à ma vie, il donna un sens à ma vie. L'éclair flamboyait, le tonnerre grondait, mais le petit oiseau dans la fente du rocher dormait paisiblement, car il avait la paix. Il a retrouvé son maître Jésus. C'est la joie, le bonheur, gloire à son nom, alléluia, gloire à son nom, alléluia ».

J'ai souvent aussi entendu : « Ceux qui se confient en l'Éternel sont comme la montagne de Sion. Elle ne chancelle point. Elle est affermie pour toujours. Les montagnes entourent Jérusalem. Ainsi l'Éternel entoure son peuple. Ah Jérusalem, Jérusalem, Jérusalem ! »

« Il est avec nous. Il est avec nous, même quand... » Le concert infernal de rafales déchire toujours le bois. Elle me serre fort.

— Maman qui est avec nous ?

Elle me regarde désarçonnée. Elle se reprend assez rapidement, puis esquisse un sourire.

Elle n'a pas répondu. Or je veux qu'elle me dise qui est avec nous. Dans le feu et les rafales, qui est avec nous ? Dans la cendre et les râles qui est avec nous ? Dans la moiteur du matin d'apocalypse, qui donc est avec nous ?

En me dévisageant, elle lit assez clairement ma colère. Un père. Il aurait dû être là. Il aurait dû être avec nous. Face au malheur qui s'est abattu sur la cité. Il aurait dû être là. Mais au lieu de cela, rien de sa présence. Rien de sa voix. Rien de rien de lui. Et qui donc est avec nous ?

— Maman, qui est avec nous ? Tu peux me répondre à la fin ?

La suite est un mélange de vertige. Sans que je n'aie jamais pu me l'expliquer, je ne vois plus devant moi une femme, mais un arbre. Et l'arbre, ce doit être un bananier, porte à toutes ses branches des fruits haïssables. La lame que je porte part plus d'une fois de ma taille, au tronc de l'arbre. Combien de fois ? Quatre, cinq, six fois ? Je ne puis le dire.

Trop choqué par ce déferlement soudain, l'arbre ne peut pousser le moindre cri. Il tombe de tout le poids de ses fruits, explosé en une immense tache à mes pieds. Complètement révolté par l'odeur du végétal, je m'affale, moi aussi au sol, vomissant des cordes.

Ce sont des employés de la Croix-Rouge qui découvrent ce qu'ils croient être deux dépouilles.

— Voici une femme et son garçon que ces chiens ont tués !

— Mais, mais... Dieu soit loué ! Le garçon bouge encore ! Il est vivant !

Le monsieur de la Croix-Rouge chante les mêmes chansons que l'arbre. Il croit aux versions qui l'apaisent. Il me soulève, me palpe, m'ausculte. Aucune trace de couteau ne m'a trahi la peau. Pour lui, le miracle est entier. Mille sont tombés à mes côtés, deux mille à ma droite, je n'ai pas été atteint.

Alors son chant se fait plus vif que celui de l'arbre. Je l'entends. Moi aussi, je crois aux coups de la main de la providence. Je crois à la force invisible qui — quand elle veut — peut prêter main-forte. Mais qui pour dire à ce gars en blouse que toutes les croix ne sont pas des crucifix ?

Nos chemins se séparent. L'arbre à la terre. Moi, à la capitale. Là une famille m'adopte. Et c'est tous les jours que j'entends ce récit des origines qui grince. L'histoire du pré-adolescent dont la mère a été sauvagement tailladée, sous ses yeux par « eux ». Il a dû s'évanouir sous la violence d'une telle scène. Et eux, le tenant pour mort, l'ont ainsi épargné. Et quand ils se la racontent, je vois leurs yeux mûrir de colère.

On me prescrit un suivi psychologique. Des séances quotidiennes avec une dame, blanche, elle aussi. Elle est belle avec sa blouse. Elle pose des questions à tuer de rire, dans son joli bureau climatisé. Elle me plaît beaucoup quand elle croise et décroise ses jambes.

Je pense que je lui plais aussi. Elle a l'air d'adorer mes silences, face à ses questions qui ne veulent rien dire. Elle m'a dit, en souriant, que je fais le beau ténébreux. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Mais je pense : ça lui plaît que je fasse ça.

Parfois, je l'écoute me parler. Je ne dis pas un seul mot. Je suis là pour la regarder. Admirer la finesse de ses lèvres et la longueur de ses mains. Elle sent bon. Elle est belle. Les gens de mon pays, dans ce cas-là, disent qu'elle est un bon pain. Et je vois la mie rose de ce pain émerger d'un cruel décollété. Aujourd'hui, elle s'est levée. Elle a fait quelques pas vers moi. Mon cœur battait la chamade.

C'est là que ma paire est venue. Il était l'heure. Maurice et Jean-Paul, le couple d'expatriés qui m'a adopté me couvre d'attentions. Pour l'enfant sans mère que je suis, ils sont une paire.

Et la paire ? Je veux qu'on en reste là. On comprend donc aisément pourquoi je m'agace des attentions un peu trop marquées que me manifeste leur nouveau cuisinier, un Noir.

Il me comble d'une prévenance indue. La main qu'il pose parfois sur moi est démesurément familière. Je me garde de réagir. J'attends le jour où il crachera le morceau. Il va lire l'heure, comme disent mes compatriotes.

Et sonne l'heure, quand restés seuls à la maison pour une semaine, en l'absence de la paire, nous avons bu force bouteilles d'alcool. Je suis lycéen et ce cuisinier me laisse lever le coude comme une grue...

Au bout d'un certain temps, il débute :

— Tu sais, il y a longtemps que je voulais te parler...j'ai plusieurs fois hésité. Mais maintenant ma décision est prise. Je vais te dire les choses en face. Advienne que pourra.

— Ah parce que tu as des choses à me dire... Tonton Cuistot ?

Un éclair de colère lui déchire le visage.

Je serre les dents et répète les mots d'absinthe.

— Tonton Cuistot...

Il déteste qu'on le désigne par le titre de cuistot. « Chef » ça lui plaît plus. Mais les rares fois où il rate un mets j'entends Jean-Paul, sardonique, l'appeler « Tonton Cuistot ». Ça se voit bien que cela lui fend l'âme. Mais je le vois s'aplatir d'un sourire avenant, derrière lequel fument des caisses d'explosifs.

— Ne m'appelle plus jamais comme ça !

— Sinon quoi ?

— Je te dis de ne plus jamais m'appeler comme ça.

Je ne sais pas ce qui me convainc de ne pas désobéir. Je ne le crains pas du tout. Je le méprise suffisamment. Mais je m'en tiens à mon instinct qui plaide en sa faveur.

— Je t'écoute... Chef.

Ses yeux s'emplissent d'émotion. Sa voix vacille. Il se ressaisit et prononce la plus inattendue des phrases venant de lui.

— En raison de la hausse du prix du carburant...

Je fais trois pas en arrière. Ai-je trop bu ? Ai-je bien entendu ce cuistot me parler en langue soutenue de l'actualité ? Il me fait signe de m'asseoir et poursuit dans le niveau de langue le plus inattendu.

— Je disais qu'en raison de la hausse du prix du carburant, je me sens réellement excédé. Ce n'est pas pour obtenir de telles dérives que nous avons lutté toutes ces années. Ce régime que nous avons porté à bout de bras, me déçoit chaque jour un peu plus. J'ai décidé de faire un peu comme un coming-out, écoute-moi bien...

À ce moment, je comprends que j'ai trop forcé sur l'alcool. Biram, le cuisinier que je sais — que nous savons tous, Maurice, Jean-Paul et moi — incapable d'articuler trois phrases correctes ne peut parler avec ce niveau de langue et d'un sujet aussi actuel. L'homme m'achève complètement : il évoque l'Ukraine...

Je ne sais pas à ce moment s'il faut rire ou vomir, mais là carrément il se met à grasseyer !

Mais le plus frappant n'est pas qu'il évoque l'Ukraine. C'est la distance prise avec le discours officiel qui me fascine. Biram dit :

— Ces gouvernants prétendent, sans pudeur, que le prix du carburant, en Côte d'Ivoire, enregistre une hausse en raison de la guerre Russie-Ukraine. Et ils ont le toupet de dire que cette mesure intervient en vue de garantir un approvisionnement adéquat de notre pays en produits pétroliers, tout en préservant les couches les plus vulnérables. Mais de qui se moque-t-on ?

Je le regarde parler comme un livre. Il est transfiguré.

— Mais pour tout te dire, petit, ce n'est pas de carburant que je veux te parler. Je veux qu'on parle de quelqu'un que tu connais bien : Adèle.

— Adèle ?

— Oui Adèle, tu as bien entendu. Ta mère, Adèle.

— Mais de quel droit ? Tu es qui à la fin ?

— Tu te calmes et tu m'écoutes. Je me suis fait passer pour un cuisinier afin de me faire embaucher par ces gens et me rapprocher de toi. Je n'aime pas leur mode de vie et je ne voudrais pas que tu l'adoptes. Ce n'est pas une paire qu'il te faut...

— Et tu es qui, toi ? Et de quel droit, hypocrite, tu parles de mes parents de la sorte ?

— Là n'est pas la question... ce que tu dois savoir, c'est que je suis soldat. Et que j'ai vécu les drames de Duékoué. Adèle m'a appelé au secours. Mais je suis venu trop tard. L'irréparable avait déjà été commis. Aujourd'hui, tu es tout ce qui me reste.

— Tout ce qui te reste? ... Tu parles de quoi, toi?

— Oui, Adèle n'est plus. Et mon cœur brûle d'un sentiment de vengeance.

— Ah oui? Et... Adèle, était ta parente?

— Tu veux peut-être un dessin...

— Je vais te dénoncer auprès de Maurice et de Jean-Paul.

— C'est ton problème! Mais avant, cherche à savoir qui est ton père!

C'en est trop : je bondis sur l'un des couteaux de cuisine, fais deux pas vers Biram.

Le soldat ne bouge pas d'un pouce. Le soldat, en lui, reste droit dans ses bottes.

— Vas-y, brave garçon, tue ton père, comme tu as tué ta mère!

... Pour le compte, tu auras la paire!

Biram a disparu. Je vois devant moi un autre bananier.

Notice biographique

Josué Guébo est né en 1972 à Abidjan. Poète et nouvelliste, il a obtenu le Prix Tchicaya U Tam'si pour la poésie africaine (2014) avec son livre *Songe à Lampedusa*. Monsieur Guébo est, par ailleurs, enseignant-chercheur à l'Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan.